

Chronique littéraire

I — ROGER VERCEL : *La Fosse aux Vents*, 2^e volume : *La Peau du Diable*. Editions Albin Michel, 328 pages, 270 francs

Après « Ceux de la Galatée » salué par la critique comme un très grand livre de mer, « la Peau du Diable » suit autour du monde le sillage épique des grands voiliers.

Roger VerceI savait déjà, en commençant sa trilogie « La Fosse aux Vents », que trois volumes ne pouvaient prétendre épuiser la gigantesque aventure du Long-Cours de la temps de la marine à voiles, si proche de nous et pourtant si mal connue. Aussi s'est-il attaché moins aux navires qu'aux hommes qui les montent et qui ont fait de lui le dépositaire de leurs prodigieux souvenirs.

Ce sera donc ces hommes que nous retrouverons dans « La Peau du Diable », sur d'autres mers, en butte à de nouveaux périls, à de nouveaux plaisirs, et parmi eux, au premier plan, ce Rolland, dont les lecteurs de « Ceux de la Galatée » n'ont pas oublié le dur relief.

Le tome second de « La Fosse aux Vents » diffère pourtant du premier. Cette fois, tout le côté technique qu'il était indispensable d'éclairer au départ, reste dans l'ombre. Toute la lumière se rabat sur les vies et essentiellement sur deux caractères, celui de Rolland, l'ancien matelot devenu officier, celui du capitaine de l'« Antonine », un visage poignant, un douloureux et magnifique destin.

Pourquoi ce titre : « La Peau du Diable » ? Parce que le déchaînement des cyclones atteint un tel paroxysme qu'il ne reste plus pour l'expliquer que le recours à une présence monstrueuse, au souffle vertigineux d'un vol démoniaque. « La Peau du Diable » ?

Peut-être encore parce que le diable se fait femme, parfois, et que, sous cette peau, il attend dans les flots les hommes des navires...

II — DAPHNÉ DU MAURIER : *La Chaîne d'Amour*, roman traduit de l'anglais par François et Alix d'Unieville. Editions Albin Michel, 448 pages, 420 francs.

« La Chaîne d'Amour » est l'histoire d'une modeste famille de Cornouailles dont nous suivons la vie au cours de quatre générations.

Tout le récit est dominé par l'étrange personnalité de Janet Coombe. Possédée de l'amour furieux de la mer et de l'aventure, cette humble ménagère, cette épouse et cette mère dévouée léguera à plusieurs de ses descendants quelque chose de sa passion. A chaque génération on verra renaître, chez un membre de sa famille, ce même amour et cette même inquiétude.

Ce sera d'abord son fils Joseph, le marin obstiné, hanté par le désir de visions toujours nouvelles et qui finira aveugle et fou.

Ce sera Christofer qui se laissera prendre aux lumières de Londres.

Ce sera enfin Jennifer, notre contemporaine, qui rompra les barrières du milieu bourgeois où elle étouffe pour revenir au village de son aïeule. Là elle retrouvera la paix sur la colline de Plyn, où cent ans auparavant commença l'histoire de Janet.

La chaîne d'amour c'est le lien mystérieux qui relie tous ces êtres, si différents les uns des autres et cependant obscurément conscients de leur solidarité.

Tout le roman baigne dans une atmosphère de simplicité et de poésie que n'arrive pas à dissiper le destin souvent tragique des héros.

JEAN FABRICE.

Les pastoriens dans l'Union française

Savons-nous bien ce que notre patrie a fait en Asie, en Afrique, dans le domaine de l'hygiène et de la médecine ? Nous ne paraissions pas nous douter que si, depuis la fin du XIX^e siècle, le monde habité est métamorphosé, c'est parce que la médecine préventive, la médecine sociale, l'hygiène publique internationale ont pris naissance. A partir de 1880, l'une après l'autre, s'effondrent toutes les barrières qui ferment les zones tropicale et équatoriale à l'accès des blancs : le paludisme, le choléra, la peste, les dysenteries, la maladie du sommeil, la fièvre jaune, les grandes épidémies qui ravageaient le cheptel peuvent être dépistées, contenues, dominées par une défense vigilante qui procède des travaux de Pasteur et de ses élèves. C'est de l'Institut Pasteur de Paris, de cette maison-mère, que sont nées les quinze filiales qui sont ses antennes, en Afrique du Nord, à Alger, Tunis, Tanger, Casablanca ; en Afrique occidentale, à Dakar, à Kindia (Guinée) ; en Afrique Equatoriale, à Brazzaville ; à Madagascar, à Tananarive ; en Indochine, à Saïgon, Nha-trang, Hanoi et Dalat ; à la Martinique, à Fort-de-France ; en Guyane, à Cayenne ; à la Guadeloupe, à Pointe-à-Pitre.

L'Institut Pasteur d'Algérie a, depuis le docteur Laveran, fait du paludisme l'objet principal de ses recherches. Elles ont transformé une terre inhospitalière en un pays riche et prospère. MM. Edmond et Etienne Sergent, respectivement directeur et chef de service de cet Institut — ont publié, l'an passé, la passionnante histoire du défrichement, de l'assainissement et de la mise en valeur d'un marais algérien, celui des Ouled Mendil, entre Boufarik et Birtouta, à une quinzaine de kilomètres d'Alger. C'est en 1906 que les auteurs de l'*Histoire d'un Marais algérien (Institut Pasteur, Alger)* firent connaissance avec la population févreuse des environs des Ouled Mendil, indigènes minés par le paludisme, indolents et misérables, habi-

tants des gourbis de boue et de roseaux épars à la lisière du Marais. Frères cabanes, déséquilibrées et penchées, toujours prêtes à s'écrouler, dans un sol imbibé d'eau. Voilà bien « la terre refusée aux habitations » dont parle la première *Ode* d'Horace ! Que de fois la désolante expression : « Personne n'échappe aux fièvres du pays » est-elle revenue aux lèvres de ceux qui, successivement, en furent victimes ! »

Les résultats obtenus dans la lutte contre le paludisme furent si évidents qu'ils frappèrent l'esprit des indigènes. Après la construction d'une ferme dans le secteur d'Haouch Touta, proche du village de Birtouta, il était devenu nécessaire d'en bâtir une seconde, à 5 kilomètres de la première, dans le secteur de Sidi Aid. Mais Sidi Aid est de tous côtés ceint de propriétés : pas d'accès à la route, qui passe à 350 mètres au sud.

Nous allons voir, écrit M. Sergent, notre voisin, un riche propriétaire, et lui exposons notre détresse : « Pourriez-vous nous céder une étroite bande de terrain de 4 mètres de largeur, en bordure de votre vignoble ? » Il refuse net et ne nous cache pas qu'ayant eu des difficultés avec l'Administration, il ne tient pas à aider un service public. « Nous vous paierons le prix que vous fixerez vous-même. — Non, je refuse. — Si vous consentiez à nous céder ce bout de terrain, nous élèverions à l'entrée de notre chemin, sur la route départementale, deux piliers. Sur l'un seraient inscrits les mots : « Institut Pasteur » ; sur l'autre : « Chemia X... ». — Non, inutile d'insister. »

A quelque temps de là, nous recevons la visite d'un autre voisin, un fellah de fort modeste condition, tout à fait inconnu de nous. « Je m'appelle Kachouane Brahim. J'ai appris que vous cherchiez à acquérir une bande de terrain pour faire un chemin reliant l'extrémité de la station expérimentale à la route départe-

mentale. — Oui, nous serions heureux de disposer d'un passage de 4 mètres de largeur. — Je viens vous l'offrir, mais 4 mètres ne suffiront pas, je vous propose 7 mètres. — Nous vous remercions de tout cœur. Votre prix sera le nôtre. — Il ne s'agit pas de payer. Je prie l'Institut Pasteur d'accepter ce don.

Grâce au chemin Kachouane, long de 356 mètres, large de 7 mètres, la ferme de SMI AB est à 6 kilomètres de la petite ville de Boufarik, métropole de la région. Sans ce chemin, elle en serait à 14 kilomètres.

Le 9 avril 1930, l'acte de donation en bonne et due forme est signé en l'étude de Me Vaugien, notaire à Alger. Seulement Kachouane a tenu à ce qu'y figurent ces mots : « Lequel a, par ces présents, fait donation..., en reconnaissance des bienfaits apportés par l'Institut Pasteur dans la région, résultant de l'assèchement et l'assainissement du marais des Ouled Mendil... »

Kachouane n'a jamais rien demandé. Il n'a rien voulu accepter. Il est mort en septembre 1934.

On doit à l'Institut Pasteur de Tunis et à Charles Nicolle qui en fut le directeur durant trente-trois ans de 1903 à 1936 la découverte du mode de transmission du typhus. Dès son arrivée à Tunis il observe les typhiques, ce qui est loin d'être sans danger. Ce n'est qu'après une longue phase d'observation méditative que la clarté se fit soudain dans son esprit. Il avait constaté que la contagion, violente dans les douars, dans les agglomérations, dans les villes, cessait brusquement quand les malades dévêtus reposaient sur les lits de l'hôpital. Il était naturellement conduit à penser que le malade portait sur lui l'agent de transmission et qu'il abandonnait cet agent, avec ses vêtements peut-être, en pénétrant dans la demeure hospitalière. Voilà l'observation essentielle. Reste l'illumination. Elle vient un jour que Charles Nicolle, pour pénétrer dans l'hôpital, enjamba un typhique moribond qui est venu tomber sur le seuil et demander secours. Le malheureux est couvert de poux. Charles Nicolle a soudain la certitude que l'agent de transmission du typhus est le pou, ce parasite que le typhique abandonne, avec ses vêtements et le bain initial, au moment de se remettre entre les mains des médecins.

C'est la maladie du sommeil qui constitue, en Afrique équatoriale, le principal obstacle à la colonisation. Qui connaît le nom de son vainqueur au Cameroun, le Docteur Jamot ?

A un bureaucrate hostile à je ne sais quelle innovation et qui lui disait : « Tout ça, mon général, c'est du Jules Verne ». Lyauté répondait : « Mais oui, mon bon monsieur, c'est du Jules Verne, parce que, depuis vingt ans, les peuples qui marchent ne font plus que du Jules Verne ». Faire du Jules Verne ! Ils en ont fait les premiers aviateurs qui ont traversé l'Atlantique. Elle en a fait Mme Curie. Il faisait du Jules Verne, Savorgnan de Brazza, allant presque seul, à travers les immensités de l'Afrique. Il en faisait, puisqu'il partageait la conviction du romancier écrivant dans le *Désert de glace* : « Je ne crois pas aux contrées inhabitables. A force de sacrifices et avec les ressources de la science, l'homme finira par fertiliser même un tel pays ». Il a donc fait du Jules Verne, lui aussi, le docteur Jamot. Il a vaincu, d'abord, les prudences administratives et les méfiances techniciennes. Il a obtenu les millions indispensables. Il a constitué son équipe : des collaborateurs partageant sa foi et ne plaignant pas leur peine. Et tous faisaient du meilleur Jules Verne quand, de la pointe du jour au crépuscule, avec une courte interruption à l'heure la plus chaude, ils faisaient défiler devant eux les indigènes, tous les indigènes, tâtant les ganglions, dont l'enflure décelait la maladie. Et parce qu'ils aimaient leur science, parce qu'ils avaient l'énergie et la bonté désintéressées des forts, parce qu'ils avaient l'âme des héros des voyages extraordinaires, ils ont vaincu le mal après deux ans de lutte acharnée, ramenant la courbe de morbidité de 80 p. 100 en 1924 à 0,4 p. 100 aujourd'hui. Ils faisaient du Jules Verne en réalisant ce beau film de la vaillance et de la générosité, que nul ne songera, sans doute, à projeter et qui vaudrait mieux, pour la renommée de notre pays, que les visions

démoralisantes des milieux troubles des rastaquouères, des malheureux, neurasthéniques et dégénérés.

Yersin eut l'occasion de visiter entre 1890 et 1894 une partie encore presque inexplorée de l'Indochine. Il venait de rentrer à Paris, auprès du docteur Roux, lorsque l'Europe apprit une grave nouvelle : une épidémie de peste venait de faire 60 000 victimes dans la Chine du Sud et elle menaçait le Tonkin. Yersin part aussitôt pour Hong-Kong. Il parvient à trouver le microbe, le mode de contagion de la maladie et à en établir la prophylaxie par la destruction des rats. Reste à trouver le sérum. En 1895 c'est chose faite. En 1896 Yersin repart pour la Chine. A Canton, à Amoy le sérum fait merveille. Les Chinois, enthousiasmés, veulent placer le buste du Français dans la pagode des cinq Cents Génies. La Peste, fléau séculaire de l'humanité, ce mal dont le nom seul répandait la terreur, est définitivement vaincue.

L'œuvre de nos savants et de nos docteurs en Indochine semble bien être sans égale dans le monde. Formés par nos soins, des centaines d'assistants, souvent autochtones, rompus aux mêmes méthodes scientifiques, sont prêts à intervenir en force là où le danger pourrait surgir et les appeler. Le personnel asiatique des grandes plantations françaises de caoutchouc accusait en 1930 un chiffre quotidien d'indisponibles pour cause de paludisme s'élevant à 30 p. 100 de l'effectif. Un peu de temps ce chiffre fut réduit à 2 p. 100 et les plantations françaises devenaient, au point de vue humain, le modèle des plantations d'Extrême-Orient. Si enfin, la population de l'Indochine s'est relevée, suivant une courbe continuellement ascendante depuis un demi-siècle, c'est incontestablement à ses instituts Pasteur qu'elle le doit. A G. Duhamel, le docteur Noël Bernard, sous-directeur de celui de Paris et qui a passé quarante ans en Indochine, a fait cette confidence : « J'ai soigné une princesse gravement malade de ce pays. Elle soupirait, me regardant : « Vous, qui êtes un mandarin de la science, vous me rendez des soins que je n'oserais pas demander au plus humble de mes serviteurs ». Le docteur a dit encore : « Un soir, dans le haut pays, un soir que j'avais fait, le jour durant, des vaccinations et que je m'en retournais à cheval, et très vite, à cause du tigre, j'ai rencontré des gens qui se sont mis à genoux au bord de la route. Ils avaient accompli un long voyage pour m'atteindre, et ils arrivaient trop tard. Ils étaient désespérés. Alors j'ai mis pied à terre et je les ai vaccinés, dans le crépuscule. Ils avaient une si belle confiance ! » Comme je m'étais permis de m'adresser au docteur Bernard au sujet de ces anecdotes, il m'a répondu : « J'aurais pu aussi bien parler à G. Duhamel de cette sœur du vice-roi de Luang Prabang me brochant de fils d'or un coussin qu'elle avait fait de la main dont je lui avais rendu l'usage et me l'apportant, accompagnée de tout un cortège, les bras chargés de fleurs. J'aurais pu lui raconter l'histoire de travailleurs annamites que j'avais découverts sur les chantiers du chemin de fer de pénétration en Chine entre Yanbay et Lackay, malheureux tremblants de fièvre paludéenne, dont j'avais exigé le rapatriement immédiat dans leur pays et qui s'étaient traités sur 20 kilomètres pour m'apporter des œufs, des poulets, des fruits pour me remercier avant de partir. J'aurais pu rappeler que pendant plus de trente ans je n'ai jamais vu un Français voyageant seul en Indochine dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts, qui ait emporté une arme pour se défendre, qui ait hésité à dormir d'un profond sommeil au milieu des tribus les plus arriérées des populations montagnardes de la chaîne annamitique. Et mille exemples d'une confiance réciproque et justifiée entre Français et indigènes dans les circonstances parfois difficiles de la vie sous les tropiques. »

Le docteur Noël Bernard n'avait-il pas le droit de m'écrire encore : « Nous avons le même devoir de faire, tout au moins entrevoir aux jeunes générations, à travers tant de polémiques passionnées et tendancieuses de l'heure actuelle, le grand rôle qu'a joué la France dans l'évolution des peuples qui rejoignent les grandes nations sur la voie de la culture occidentale ? »

M. HÉNON,
Inspecteur d'Académie.

au
J'ai
positi
au J.
d'anci
intern
Des
pour l
get et
20 sep
lemen
prima
tuelle
I
sont v
teurs
C'es
la hor
posse
des m
le cas
lons d
29 I
1946 p
les dé
obliga
ne doi
des di
30 I
cables
1948 ;
vier 1
des in
A l
que, c
la mat
fice d
à-dire
régler
1er jan
Pou
céder
A l

Fonct
loy.
cor. v
Seine.
discr.
Institu
corres
Institu
mar.,

PL
C
METRO
MARK
BORNO
Tou